CHANSONS POPULAIRES DU PAYS-MESSIN.

Un ample recueil publié par moi, le volume de René Quépat (Poquet d'Hauteroche) et les publications de M. Rolland laissent encore à glaner à ceux qui voudraient chercher des chansons populaires dans l'ancien département de la Moselle. On en a rassemblé ici quelques unes. Les neuf premieres m'ont été communiquées par M. Auricoste de Lazarque, qui précédemment m'a déja tout aidé dans mes recherches. Les autres proviennent de differents villages dont on donne les noms. Plusieurs de ces chansons ne sont évidemment pas indigènes et pourraient souvent appeler l'indication de divers rapprochements, mais le lecteur, grace à de nombreuses publications analogues, fera aisement lui même un travail de comparaison, dont il a paru inutile d'allarger ces pages.

Paris, 7 Juin 1886.

C.te de Puymaigre.

I. — Le Courrier fidèle.

Où deviens-tu, Courrier fidèle,
Où deviens-tu si promptement ?
Où deviens-tu présentement ?
M'apportes-tu quelques nouvelles,
Toi qui reviens des Pays bas ?
Y a-t-il rien d'nouveau par là bas ?

« Les nouvelles que je vous apporte
« Elles sont bien tristes à vous conter :
« Les Français d'un coeur animé
« Ont pris la ville de Maestrèke
« Le fort Saint-Pierre pareillement
« Fut la perdition du Brabant.

Oh, dis-moi donc, Courrier fidèle,
Comment Maestrèke s'est-il rendu ?
N' était-il pas bien soutenu
Par une garnison forte et belle
Commandée par un brave Gouverneur
N' a-t-il pas fait voir sa valeur ?

« Il n'a pas resté-z-en arrière
« Ni lui, ni lui, ni ses soldats,
« Mais les Français comme des lions
« Avec leur grosse artillerie
« Ont bien su ouvrir la tranchée
« Sans leur-z-y donner de quartier.

Oh ! tu me rends le coeur malade
En m' apprenant cet accident
Comment Maestrèke que j'aime tant
Une ville bâtie par mes ancètres
Elle ne sera dour plus à moi
Puisqu'elle est changée de roi. (*Rosselange*).

Cette chanson doit remonter à l'année 1675 ou Maëstricht fut pris par Louis XIV. Elle est curieuse, car on n'a que peu de chansons populaires relatives a des evenements historiques.

III. — **Chanson de compagnonage.**

Chère Coterie, voici le jour
Que vous me faite la conduite
En vous embrassant tour -à- tour
C'est pour vous prouver mon estime.

Soyons tous compagnons chéris
Jeunes hommes plein de charmes
Par vos talents, vous deviendrez aussi
Enfants du compagnonage.

Soyons tous obitenés
Mais méfions-nous de tous les traitres
Peut-être un jour à l'avenir
Notre société sera complète.

Adieu Marseille, adieu Lyon,
Après six mois de résidence
Je vais vous quitter avec fierté
C'est un aimable tour de France.

Qui a composé la chanson
C'est un nommé La fleur d'Orange
Tailleur de pierres en profession
Sur son aimable tour de France.

Le père, la mère en le quittant
Ayant les yeux baignés de larmes
Voila encore un de nos enfants
Qui va finir son tour de France. (*Briey*).

IV. — **L'Etat militaire.**

Ah ! quel triste état que d'être militaire !
Ah ! quel triste état que d'être soldat !
Quand le tambour bat—adieu nos maîtresses
Quand le tambour bat—le régiment s'en va.

À huit heures du soir l'on bat la générale
À neuf heures sonnés il nous faut rassembler.
Quand le tambour bat, adieu nos maîtresses
Quand le tambour bat, le régiment s'en va.

Maréchal de France, appretez donc vos armes,
Mettez sur trois rangs ce beau régiment
À coups de fucils on les épouvante,
A coups de canons nous les saboulerons.

Ah! si tu t'en vas, cher amant que j'aime,
Ah! si tu t'en vas dedans ces combats
Nous ferons pour toi des voeux des prières
Pour te préserver, cher amant, du danger.

(*Briey*).

V. — **L'homme et la femme.**

Tout garçon qui s'engage
En ménage aujourd' hui
Se met dans l'esclavage
Et dedans l'ennui
En gagner treize deniers
La croix et son martyr
Tu ai beau la porter trainer
Partout elle te suivra la la
Du temps qui tu respiras. (*bis*).

Savez-vous que la femme
Est un rude ennemi
Qui rompt la paix de l'âme,
Crois moi donc, mon ami,
C'est la source du mal
Un trésor de malice
Hélas que son coeur cri fatal
Elle a la funeste infernale
De haine et de malice. (*bis*).

Son coeur n'est que fantaisie
Son corps qui trahison
C'est un ange à l'église
Un diable à la maison
Un singe à la fenêtre
C'est un [aspie ?] le soir au lit
Un dragon furieux
Au feu
Qui siffle et qui tempête. (*bis*).

Le temps de sa grossesse
Est un temps de douleur
On n'y voit que tristesse
On n'y voit que des pleurs
Il faut linge en drapeau
Berceau, autre ressource,
Il faut pour mal de coeur, liqueur
Pour donner appetit, rotis
Qu'il en coute à la bourse. (*bis*).

Voila le mal qui roule
Lève-toi pauvre Chain (?)
Il faut battre patrouille
Par bon ou mauvais temps
Sans bas et sans souliers
Devrais tu perdre l'âme
Il faut aller chercher, benêt
Le grand prévôt, bientôt après
Qu' on nomme sage femme. (*bis*).

L'enfant qui vient de naitre
Annonce ton tourment
Oublie qui tu es maitre.
Et dis: Adieu, bon temps.
Tu garderas la mère
Tu garderas l'enfant
Tu nouriras l'agneau, nigaud,

Sans savoir cependant, vraiment,
Si tu en es le père. (*bis*).

Ah! si j'entre en ménage
C'est dans le seul désir
Qu' un diligent veuvage
Contente mes plaisirs;
Autrement j'aim'rais mieux
Rester toujours volage,
Comme le coucon jaloux
Prendre ou il me plaîra la la
J'estime cet usage (*bis*).

Une femme criaille
Sans cesse à ton esprit
Ell' veut qui tu travaille
Le jour comme la nuit:
Si tu bois plus d'un coup
Tu verra sa colère
Tandis qu' à ton logis aussi
Ton argent l'on boira la la
Avec d'autres compères (*bis*). (*Briey*).

VI. — **Depart du soldat.**

Adieu, ma bonne mère,
Je pars, le tambour bat
Puisque j' suis militaire
Faut que j' fass' mon état.
Ne crains rien, à la guerre
Je penserai-z-à toi
Et le Ciel, je l'espère,
Te conservera pour moi.

Ran tamp lan, ran tam plan
Ran tamp lan, tan plan, tan plan.

Adieu mon pauvre Pierre
Prend gard' a queq' malheur

Et toi ma pauvre Claire
Garde moi bien ton coeur
En revenant de la milice
Je t'épouserai dans huit ans
Et je ferai fair' l'exercice
À tous nos pétits enfants.
Monsieur l'Curé, je viens vous faire
En partant mes adieux,
Si quelque militaire
Vénait dire en ces lieux
Qu' il a su mourir Pierre
Pour la France et son roi
N'en dit's rien à ma mère
Et priez Dieu pour moi.
Le sac derrier le dos
Vers la plaine dirigeons-nous
J' sens qu' ça me fait d' la peine
Mais il faut filer doux
Dans ces moments de larmes
Pour chasser le chagrin
Renfonçons une larme
Et chantons ce refrain.
Ran tam plan, ran tam plan
Ran tam plan, tan plan, tan plan.

(*Briey*).

VII. — **Rencontre d'une bergère.**

— Bonjour, belle bergère!
— Bonjour, beau cavalier !
— Que faites-vous seulette
En ces lieux écartés
Vous paraissez à l'ombre
Vous avez de l'éclat

Ah dedans ces lieux sombres
On ne vous reconnaît pas. (*bis*).

— Monsieur, rien ne vous pique
Pourquoi m' attaquez-vous ?
Je suis jeune et rustique
Je n'ai pas peur de vous
Je suis mal habillée
Vous voytez mes couleurs
Mes beautés sont fanées
Par ces grandes chaleurs. (*bis*).

— Ton beau teint, ma bergère,
Ton teint a deux éclats
On n'a jamais en fille
L'avoir si delicat;
Ta beauté et tes graces
Cela me réjouit
Je voudrais qui ma joue gauche
Passe sur ton teint de lys. (*bis*).

— Qui dit donc ce prodigue
Qui dis tu insolent
Retire toi bien vite
Hors de ces lieux charmants,
Si je prend ma hoursine
Je te hoursinerai,
Ou ci j'appelle ma mère
Qui est la bas dans les près. (*bis*).

Je vois venir mes frères
Qui cherchent ou je suis
De bergère en bergère
Qui cherchent mes brebis
Oh ! mais reprends la fuite
Tu verra ton malheur
Rétire-toi bien vite
Va te cacher ailleurs. (*bis*).

Tais-toi, petite sotte,
Je te rattraperai
Soit à garder tes vaches
Ou à la clé de ton pré.
Je n'irai plus seulette
À garder mes montons
Que je n'aie ma houlette
Ou mon berger mignon.

(Briey)

VIII.—**Le dragon de la Moselle.**

Belle Elise, je vais partir
Dans les dragons de la Moselle
D'autre que moi n'aura ton coeur
D'autre que moi n'aura ton coeur
Et moi le mien sera toujours le même.

Va, tu t'en repentiras
Quand il foudra monter la garde
Souflant dans tes doigts tu diras
Souflant dans tes doigts tu diras:
Cruel moments où je pris la cocarde.

Sais-tu, la belle, qu'en faction
L' on est couvert d' une capote
Et quand on est en garnison
Et quand on est en garnison
On oublie tout quand on est en ribotte.

Belle Elise, réjouis toi
Car c'est demain vell' de ta fête
Je t' y apport'rai-z-un bouquet
Je t' y apport'rai-z-un bouquet
Depuis six que l'on est pour le faire.

Ah! si c'est toi, mon cher amant,
A qui je vais ouvrir ma porte
Oui j'accepterai ton bouquet

Oui j'accepterai ton bouquet
Encor bien mieux celui qui me l'apporte. (*Briez*).

IX. — **Marianne.**

Le long de la grand' rue
M'en allant promener
J' ai renscontré Marianne
Qui s' en allait coucher :
Sur sa bouche vermeille
J'ai pris un doux baiser.

Passant devant sa porte
[Toi petit couvre a part]? [1]
— Ouvrez, ouvrez la porte,
Marianne, à votre amant,
Qui revient de la guerre
Dans un beau régiment.

— De vous ouvrir la porte
Amant, je n' oserais
Je suis couchée, mon père,
Ma mère, mon frère aussi,
Venez à la fenêtre
Je m'en vais vous l'ouvrir.

— Je suis à la fenêtre,
Marianne, y venez-vous ?
Je suis cuvert de neige
Et de boué jusq'aux genoux
Voilà la récompense
Mariann' qu' on a de vous !

— La manteau de mon père
Est dans notre chambre en haut

[1] Nous ne savons quel sens donner à ce vers.

Attendez un quart d'heure
Je m' en vais le chercher
Sur vos épaules, mon prince,
Je l' irai reposer.

— Si j'étais hirondelle
Que je puisse voler
Je prendrais ma volée
Là bas dans ces verts près
Sur votre sein, Marianne,
Je m' irai reposer.

— Mon sein n'est pas un arbre
Pour vous y reposer
Allez chercher une branche
Qu'elle vous puisse porter
Mon sein n'est pas un arbre
Pour vous y reposer.

(*À suivre*) C.TE DE PUYMAIGRE.